

Mme de Saint Gaudens n'avait pas quitté l'appartement de son beau-frère à la suite de la scène violente qui avait précédé le convoi. Les malédictions glissaient sur elle sans l'effrayer.

Elle s'était cachée pendant tout le temps que les invités avaient mis à défilier ; puis, maîtresse absolue du terrain, elle avait exécuté son infernale projet de vengeance.

Tout devait être prêt quand M. d'Humbart et M. Lefrançois reviendraient.

Mais on ne prévoit pas tout.

Mme de Saint-Gaudens avait espéré que l'un des domestiques resterait à la maison, et elle n'était pas embarrassée pour expliquer sa présence. Point du tout, ils étaient tous allés aux obsèques, et même ils avaient suivi le convoi jusqu'au cimetière.

La maison était vide. Julien, le valet de chambre, après avoir constaté la sortie de tous les invités, avait fermé les portes à clef, de telle sorte que Mme de Saint-Gaudens se trouvait prisonnière.

Pour toute autre femme, la situation eût été embarrassante ; elle, le premier mouvement de dépit et d'impatience calmé, elle prit son parti en brave et attendit de pied ferme.

Dès qu'elle vit entrer son frère et son beau-frère, avançant la tête haute, le regard dédaigneux :

— Vous avez donc bien peur de moi que vous me faites enfermer.

— Je vous assure... commença M. d'Humbart.

M. Lefrançois arrêta d'un geste la suite de la phrase sur les lèvres de son beau-frère, et s'adressant à sa sœur :

— Il ne me plaît pas de discuter avec vous, madame. Si vous êtes restée seule ici, c'est que vous l'avez bien voulu. Pourquoi ? je l'ignore et ne veux pas le chercher en ce moment.

— Oh ! mon frère !...

— Soit, vous étiez ici malgré vous : eh bien ! nous vous rendons votre liberté. Vous pouvez vous retirer.

— Eh ! quoi ! pas un mot affectueux !

Pour toute réponse l'officier montra du doigt la porte du salon.

Mme de Saint-Gaudens passa devant les deux hommes et les toisant avec un suprême dédain :

— C'est la guerre, soit, malheur aux vaincus !... mais vous n'êtes pas assez forts pour lutter.

Et elle s'éloigna en faisant frapper les portes pour annoncer son départ.

— Enfin, dit M. Lefrançois, nous en voilà débarrassés.

— Vous êtes peut-être trop durement inexorable, mon cher lieutenant, objecta M. d'Humbart.

— Si vous la connaissiez bien, vous ne me parleriez pas ainsi. Croyez-moi, ne laissez plus approcher cette femme, donnez des ordres sévères à vos gens ; consignez-la à la porte. C'est une créature perverse et méchante...

M. Lefrançois s'était tu : ses yeux fixes et comme hagards trahissaient une grande souffrance morale. L'attention des interlocuteurs fut détournée par une sorte d'altercation, dont le bruit arrivait de l'antichambre jusqu'au salon.

Julien, qui avait des ordres précis voulant évidemment empêcher un visiteur obstiné de pénétrer auprès de son maître.

M. d'Humbart ne se fût pas dérangé s'il n'eût entendu ces mots :

— Dites que c'est M. de Veindel.

Le maître de la maison alla ouvrir la porte à son ami, qui se précipita dans ses bras. Puis lui prenant les mains avec effusion :

— J'arrive de la chasse de chez le baron Aymard, qui tu le sais, m'avait invité, et j'apprends l'affreux malheur qui te frappe. Mais c'est horrible, inexplicable... Tu me vois au désespoir... Une femme si excellente, si dévouée !... Je t'ai quitté après la séance du cercle, tu sais...

Et apercevant M. Lefrançois.

— Pardonnez, monsieur, l'expression de ma douleur ; d'Humbart est mon meilleur ami.

M. Lefrançois fit de la tête un signe d'assentiment et ne répondit pas.

Il avait appris dès longtemps au régiment à se tenir sur la réserve avec les inconnus, et il observait.

M. de Veindel continuait ses lamentations avec une surabondance d'expressions et de mouvements.

M. d'Humbart se contentait de quelques monosyllabes : d'ailleurs, il lui eût été bien difficile de faire de longues phrases, l'autre ne cessant de parler.

M. de Veindel et M. d'Humbart, on le sait, étaient inséparables. A vrai dire, on ne s'expliquait pas trop une pareille intimité entre deux hommes que la nature et aussi l'éducation avaient faits dissemblables en tout.

M. de Veindel était insouciant, persifleur, léger, soigneux de sa personne jusqu'à la coquetterie ; il tirait vanité surtout d'une fine moustache noire, qui se détachait délicatement au milieu d'un visage toujours admirablement rasé, et d'un blanc mat que teintait seulement le souvenir du soleil du Midi.

M. d'Humbart, au contraire, bonhomme un peu froid, mais indulgent à tous, serviable, était cité pour ses obligantes qualités et son laisser-aller qui ne dépassait pas toutefois la limite des convenances mondaines.

Le disparate de ces deux caractères n'avait jamais été aussi marqué qu'en ce moment.

M. de Veindel allait toujours, mêlant les ressources de la vie calme de Mme d'Humbart, le cercle, la chasse, son désespoir.

— Te rappelles-tu, disait-il, quand nous étions là à causer tous les trois au coin du feu, elle faisait de la tapisserie et nous bavardions un peu sur tout... Pauvre femme ! avec quel esprit et quel tact elle nous ramenait à un sujet de conversation où elle eût plaisir à se mêler. A la chasse du baron Aymard, quelqu'un me parlait encore d'elle, un des membres du cercle, je ne sais plus qui...

Cela dura bien une heure.

M. d'Humbart était visiblement agacé.

M. Lefrançois, qui ignorait visiblement se qui s'était passé l'avant-veille au cercle, se méprit sur les motifs de son impatience : fatigué lui-même de ce bavardage incessant et impitoyable, il chercha et trouva un prétexte pour éconduire M. de Veindel.

— Mon cher beau-frère, dit-il, vous aviez promis de prendre un bain. Voulez-vous que j'aille voir s'il est prêt.

M. de Veindel comprit et se leva.

— Oui, dit-il : ne te laisse pas abattre et le corps et l'âme par la douleur.

Et pendant que M. d'Humbart le reconduisait, il ne cessait de répéter d'écœurantes consolations.

M. d'Humbart, en retrouvant son beau-frère, lui prit la main :

— Merci, lui dit-il, de m'en avoir délivré, c'est un